

L'AIGLE, LA GIRAFE ET LE GOÉLAND

Eduquer les jeunes à l'esprit d'entreprise pour lutter contre le chômage, la misère et le désespoir

Kä MANA,
Professeur des universités, chercheur à l'Institut interculturel dans la Région des Grands Lacs (Pole Institute) où il anime le programme « Université alternative pour l'éducation des jeunes à la transformation sociale. »
godefroidkngd@gmail.com

Dans la présente réflexion, je me propose de mettre en relief le devoir qui s'impose aux nouvelles générations congolaises et africaines de promouvoir et de développer l'esprit d'entreprise en vue de lutter contre le chômage, la misère et le désespoir auxquels beaucoup d'hommes et de femmes sont confrontés. Plus concrètement, dans notre société actuelle où la conception ancienne du travail salarié ne peut plus offrir à tous les jeunes qui sont sur le marché de l'emploi des opportunités à la hauteur de leurs aspirations ni fournir des postes suffisants à ceux qui ont fini leurs études. Il s'agit de s'interroger sur ce qu'il y a lieu de faire pour que les jeunes eux-mêmes construisent des alternatives économiques et financières crédibles au sein d'un ordre mondial aujourd'hui écartelé entre globalisation et altermondialisation.

Développer l'esprit de l'aigle et le pouvoir de conquérir les marchés

Derrière cette préoccupation centrée sur l'imagination économique, c'est la société actuelle qu'il fallait interroger à l'échelle planétaire, à l'échelle africaine, à l'échelle nationale comme à l'échelle locale de la vie de nos populations. Il faut analyser et scruter cette société pour saisir les possibilités qu'elle offre à une jeunesse tiraillée entre rêves et désillusions.

Si on considère cette société dans son fonctionnement aujourd'hui comme le cadre à l'intérieur duquel les nouvelles générations doivent se battre pour réussir selon les canons qu'elle promet, il convient que les jeunes connaissent ces canons, les maîtrisent et s'y épanouissent. Cela exige une certaine culture, une certaine vision du monde et une certaine force d'action sans lesquelles on se trouve mis hors circuits économiques et financiers,

ou simplement hors-monde, dans le camp des perdants, des vaincus et des misérables. Lorsque l'on parle de l'économie du marché et de la globalisation de la planète sous la houlette de l'ultralibéralisme ; lorsque l'on parle des nations riches qui sont les maîtres du monde, des pays émergents qui sont sur la voie de l'enrichissement et des pays pauvres qui se trouvent dans les marges de l'histoire mondiale maintenant, il est bon de savoir que l'on indique en réalité la puissance d'une tournure d'esprit pour réussir dans le monde. Notamment : l'exaltation des normes qui relèvent de la volonté de vaincre, de gagner, de s'élever au-dessus des autres. On parle, pour prendre une image forte qui dit bien ce qu'elle veut dire, des aigles qui volent au plus haut des cieux et considèrent la terre comme un espace des proies à abattre, à dominer et à prendre, sans états d'âme.

Dans ce monde dominé par les aigles, il est impératif d'apprendre aux nouvelles générations africaines et congolaises les lois des aigles : la science économique des aigles, les savoirs financiers des aigles et la culture du regard perçant et de la vitesse des aigles qui foncent pour s'emparer de leurs proies. La richesse, individuelle ou collective, dépend de la maîtrise de ce grand savoir des aigles sur le marché mondial. Un tel savoir se fonde non seulement sur la connaissance du monde, mais aussi sur la connaissance de soi. Plus précisément : le savoir que l'on a concernant les richesses mentales de base sur lesquelles on veut fonder tout projet de réussite économique, financière ou commerciale. Ces richesses, en termes imagés, sont des cailloux, c'est-à-dire des forces pour construire, comme on dit en sciences économiques actuellement.

Globalement, les grandes lois de la connaissance des aigles économiques et des cailloux financiers dont je parle ici sont les suivantes :

1. La richesse d'un pays ne dépend ni de son âge, ni de sa superficie, ni des trésors de son sol et de son sous-sol, mais de l'éducation de sa population aux qualités d'esprit qui relèvent du développement de la matière grise.
2. Toute personne qui veut réussir dans le monde actuel aux plans économique, commercial et financier doit pouvoir connaître où puiser les connaissances nécessaires à la domination des marchés, à la construction de grandes entreprises et des empires financiers ainsi qu'à la conquête des espaces commerciaux à l'échelle mondiale.
3. Toute une science est aujourd'hui disponible pour apprendre l'étude du marché, les étapes des plans d'affaires et les fondamentaux du devenir-aigle dans la société.

Les exemples les plus spectaculaires que l'on donne dans la formation des jeunes à l'économie des aigles sont ceux de Samsung en Corée du Sud et de Microsoft aux États-Unis. Tous les livres vantent la réussite mondiale de ces entreprises dont on met en lumière les qualités indispensables à la maîtrise de l'univers des aigles, dans les comportements du monde économique comme dans les comportements individuels et les pratiques sociales. Parmi les qualités que l'on met en relief dans l'analyse de ces exemples, les plus frappantes sont sans doute celles-ci : la connaissance du milieu de vie et du climat des affaires, l'intelligence créatrice et organisationnelle, le souci du dépassement de soi et l'instinct de conquête, la capacité d'observation, d'analyse et d'imitation, l'endurance et l'innovation, ainsi que la rage de vaincre.

Pour lutter contre la pauvreté, créer un esprit d'enrichissement et libérer des logiques sociales du développement solide et durable en Afrique comme au Congo, on enseigne qu'il faut acquérir ces qualités. C'est le vrai socle pour développer l'esprit d'entreprise et booster la volonté d'entreprendre chez les jeunes. Cela ouvre leur esprit aux exigences de l'entrepreneuriat aujourd'hui, à partir d'une connaissance des besoins et des champs essentiels pour la création des richesses. En même temps, cela aide à promouvoir des nouvelles utopies de développement de l'Afrique et les nouveaux rêves personnels de réussite dans l'économie de marché et dans la société-marché où nous vivons aujourd'hui. J'ai défini là le grand catéchisme de l'enseignement dans les Facultés des sciences économiques et financières dans l'enseignement supérieur et universitaire en Afrique et au Congo.

De la culture des aigles à la construction d'une économie communautaire : les modèles de la girafe et du géolant

Aujourd'hui, une question de fond se pose face à ce savoir partout répandu : le monde tel que l'économie du marché et la société-marché nous le présentent en tant que monde où seuls comptent les aigles est-il vraiment l'idéal du monde tel que les aspirations les plus profondes des humains le veulent ?

Pour répondre à cette question, le point de départ doit être une réflexion sur les vrais enjeux de la richesse et de la pauvreté selon l'économie du marché et la société-marché aujourd'hui. D'après leurs canons d'évaluation, c'est en termes de possession d'argent et de biens, c'est-à-dire en termes de ce que l'on n'a pas et que l'on doit acquérir que se mesure le statut d'homme riche, de société riche ou d'homme pauvre et de société pauvre. Une analyse plus approfondie de la question, comme celle menée par l'ONG Enda Graf au Sénégal, montre que les choses sont plus complexes.

Dans un remarquable livre intitulé *Une Afrique s'invente* (Paris, Karthala, 1987), Enda Graf indique d'autres types de pauvreté dont il faut tenir absolument compte pour relativiser la vision marchande des réalités :

1. La *pauvreté sociale* qui est pauvreté relationnelle : est pauvre à ce niveau celui qui n'a personne pour être avec lui.
2. La *pauvreté symbolique* liée aux manques des liens de vie avec son environnement physique ou spirituel : est pauvre celui dont la qualité des liens avec son environnement naturel (écosystèmes), ses héritages culturels, ses perspectives de générations futures et ses sphères métaphysiques dans toutes leurs splendeurs n'a aucune consistance pour son être et son bonheur dans la société.
3. La *pauvreté sémantique* ou le manque de capacité de donation de sens à sa propre vie et à son propre monde : est pauvre celui qui ne parle pas à partir de ses propres mots, de ses propres références et de ses propres codes et signalisations idéologiques.

S'il en est ainsi, la richesse aussi devra être saisie au sein d'une anthropologie des relations humaines, des liens avec la nature, avec l'histoire et avec l'horizon de sens. Ces richesses sont capitales et il faut aujourd'hui les intégrer dans ce qui compte le plus pour les êtres humains : être heureux, donner du bonheur et en recevoir dans une société où l'on n'est pas jugé en fonction de ce que l'on n'a pas, mais en fonction de ce que l'on est et de ce que l'on peut promouvoir et partager.

D'où l'importance d'une perspective sociale et solidaire comme pouvoir de créer et d'épanouir une économie d'humanité, une économie fraternelle, une économie éthique.

Pour rester dans le registre des images, on peut recourir ici à celle qu'a utilisée le Père Général des Jésuites, Adolfo Nicolas, à Medellin, en 2013, au cours de la rencontre de l'Union Mondiale des Anciens Élevés des Jésuites : *l'image de la girafe*. De cet animal, Adolfo Nicolas a dit qu'il est l'animal qui a le cœur le plus gros, 4 à 5 kilos, pour « qu'il soit en mesure d'envoyer le sang à travers le long cou afin d'irriguer le cerveau. »¹ Avec ce cou qui porte sa tête, l'animal dispose de la vision la plus vaste possible du paysage et peut ainsi saisir les réalités de manière globale, au propre comme au figuré. En plus, la girafe est un être intrinsèquement solidaire : seule, elle ne peut pas échapper aux prédateurs qui rôdent autour de lui, les lions, par exemple. C'est en communauté qu'elle est forte, avec les autres et grâce aux autres. Image magnifique d'une économie solidaire qui n'a rien de comparable aux logiques de l'économie de l'aigle.

1 Je reprends ici le compte-rendu de la conférence d'Adolfo Nicolas à Medellin, fait par Séraphin BAHARANYI Nacyimba, « Éducation jésuite et responsabilité sociale. Comment les Anciens Élevés des Jésuites peuvent servir », in *Congo-Afrique* (Juin-Juillet-Août 2014), n° 486, pp. 544-557.

Ajoutons à cette image celle que le romancier Richard Bach présente dans son célèbre roman : *Jonathan Livingston Le Goéland*. Dans ce roman, toute la communauté des goélands vit enfermée dans une tradition séculaire de soumission à la dictature du manger et de la quête de la nourriture. Seul le jeune Jonathan Livingstone fait un autre choix : celui de la connaissance pour améliorer sa vitesse de vol, au prix d'un entraînement harassant mais exaltant, par essais et échecs, jusqu'à la maîtrise parfaite de l'art du vol qui lui fait accéder à un véritable degré supérieur de l'être qu'il s'engage à apprendre à toute sa communauté à partir d'une petite équipe d'avant-garde. Il change la condition des goélands par le savoir et l'entraînement aux hautes connaissances. Il arrive ainsi à se doter des disciples qui continuent son œuvre, brisant ainsi la fatalité à laquelle la classe des vieux goélands s'était soumise comme à une nature éternelle et intangible. En termes de vision économique, cela signifie pour les jeunes générations africaines et congolaises de briser avec une certaine image désastreuse et calamiteuse du Congo et de l'Afrique, afin d'accéder à un savoir solidaire, seul chemin pour une réelle économie du bonheur partagé. Il s'agit d'une économie de l'enrichissement communautaire avec ses valeurs de solidarités essentielles, qui visent le développement durable et le principe de responsabilité commune face à la construction de l'avenir comme haute et grande destinée.

La vérité de toutes les images utilisées est claire. Face aux principes des aigles du néolibéralisme contemporain et de ses principes de profit féroce et de compétition destructrice, il s'agit tout simplement de développer et de promouvoir une économie des êtres humains sensibles à leur vulnérabilité et à leur fragilité, qui veulent être ensemble, vivre ensemble, se développer ensemble, rêver ensemble et s'aimer au-delà des critères du marché que sont la croissance indéfinie et les possessions matérielles sans limites. Au fond, pour définir cette économie, on peut recourir aux principes fondamentaux développés par l'économiste chilien Manfred Max-Neef :

- « *l'économie est au service des citoyens, et non les citoyens au service de l'économie ;*
- *le développement concerne les personnes et non les objets ;*
- *la croissance n'est pas la même chose que le développement, et le développement ne requiert pas nécessairement la croissance ;*
- *aucune économie n'est possible en l'absence des services fournis par nos écosystèmes ;*
- *l'économie est un sous-système d'un système plus vaste mais fini, la biosphère. La croissance incessante est donc impossible ;*

- *un processus économique ou des intérêts financiers ne peuvent en aucun cas être placés au-dessus du respect de la vie.²* »

Beaucoup de penseurs dans le monde actuel militent pour cette économie, dans le cadre d'un paradigme éthique dont l'heure est arrivée, pour parler comme Victor Hugo : le paradigme d'une société du bonheur communautaire, au sein d'une civilisation fondée sur les valeurs d'altruisme, de fraternité et de bienveillance, pour reprendre les termes des penseurs comme Matthieu Ricard, Jacques Attali ou Joseph Stiglitz.

Rêverie pieuse ? Non. Plutôt gigantesque défi pour le monde, au moment où l'économie des aigles empile crises sur crises et se fragmente sans offrir à l'humanité le bonheur auquel elle aspire. C'est la crise de cette économie qui exige de nouveaux principes comme ceux de l'économie sociale et solidaire qu'il convient aujourd'hui d'enseigner aux générations montantes comme voie de lutte contre le chômage, contre la misère et contre le désespoir.

À la lumière de cette vision des choses, on devra demander aux jeunes de penser leurs propres projets, avec en arrière-fond l'idée de produire des moyens d'envergure pour les réussir comme champs d'action communautaire et de transformation sociale.

Une nouvelle base théorique pour de nouvelles dynamiques d'enrichissement

Dans cette perspective d'une réflexion pratique autour des projets concrets, il est nécessaire de promouvoir une nouvelle approche de l'économie des aigles pour en repenser les fondations et en réorienter les quête. Cela à partir d'une vision solidaire des problèmes économiques et des réalités financières.

Il existe trois modèles africains à exploiter pour ouvrir cet horizon et ils sont essentiels aujourd'hui.

Le premier modèle est celui de la société bamiléké dans l'Ouest du Cameroun. Il est fondé sur un grand principe : « *Gagner et partager* ». Pour gagner, il faut avoir une culture de gagnant. Pour partager, il faut avoir un cœur fraternel et un esprit de sollicitude. Tenir ensemble ces deux bouts conduit à imaginer une autre économie possible, avec une autre vision de la finance et du commerce, pour réussir le bonheur partagé.

Le deuxième modèle vient d'une autre tribu d'Afrique, les Adjukru de Côte d'Ivoire ; c'est le modèle de l'enrichissement de la société par

2 Nous tirons ces principes de l'impressionnant livre de Matthieu RICARD, *Plaidoyer pour l'altruisme, La force de la bienveillance*, Paris, Nil, 2013.

le dynamisme créateur des classes d'âge. Chaque classe d'âge, chaque génération a le devoir de mettre une part des richesses que chaque personne gagne dans une caisse commune en permanence ravitaillée, afin de construire une société de solidarités responsables. On construit ainsi un être-ensemble tout au long de la vie, pour lutter ensemble contre les aléas du sort et construire une communauté de destinée fondée sur les inter-solidarités vitales.

Les Serer du Sénégal ont aussi un modèle qui est en fait celui de toute l'Afrique dans sa vision de l'économie politique. Senghor, à la suite de Placide Tempels, désigne ce modèle par le terme philosophique d'ontologie de la force vitale. De quoi s'agit-il ? Selon Souleymane Bachir Diagne, « Léopold Sédar Senghor dit de l'ontologie que manifestent nombre de religions traditionnelles africaines (...), qu'elle est une ontologie de la force vitale reposant, entre autres, sur les deux principes suivants ; premièrement, être est être une force ; deuxièmement, une force peut croître, et ainsi être renforcée, ou alors décroître et être alors, comme dit le poète soucieux de symétrie ici : *déforcée*. Cette ontologie se prolonge naturellement en éthique lorsque de ces principes premiers, on dérive les conséquences suivantes : est bon ce qui augmente la force de vivre, mal ce qui la déforce.³ »

L'économie, c'est pour renforcer et non pour déforcer. L'entreprise, c'est pour renforcer et non pour déforcer. La coopérative, c'est pour renforcer et non pour déforcer. Renforcer et non déforcer la personne humaine. Renforcer et non déforcer la communauté. On comprend ici que les richesses d'une telle ontologie ne sont pas simplement matérielles. Elles sont anthropologiques, sociales et spirituelles. C'est sur elles que reposent les valeurs de solidarité, de responsabilité communautaire et de bonheur partagé.

Si l'on prend ces trois modèles comme socle, en maîtrisant les règles les plus modernes de la production des richesses matérielles et de la gestion rigoureuse des projets et des entreprises ; si on invente sur cette base de nouvelles initiatives et de nouvelles possibilités d'enrichissement anthropologique communautaire, tous les rêves seront permis pour la jeunesse congolaise, pour la jeunesse africaine. Une économie éthique sera possible et l'avenir du pays, comme l'avenir du continent, ne sera pas entre les griffes des oiseaux de proie : il sera entre les mains des hommes et des femmes qui auront compris que le bonheur communautaire est le vrai chemin d'humanité.

Les projets que les jeunes devront concevoir selon cette possibilité ouverte par une vision éthique et fraternelle dépasseront-ils la promesse des fleurs ? Il faut l'espérer. ■

3 Souleymane BACHIR Diagne, « Quand Don Juan rappelle ses forces », in *Philosophie Magazine*, Hors-série, Albert Camus, La pensée révoltée, Avril-Mai 2013.